

Silvanès, dans la prière et la pénitence. On admirera aussi sa richesse et l'étendue de ses possessions, allant de Camarès à Nonenque, Cénomes, Ouire, Mounès, Muratel, la Lauzière...

Entré au monastère de Silvanès vers 1153, combien de temps y vécut-il? Nous l'ignorons. Peut-être les deux anciens seigneurs eurent le bonheur de passer ensemble d'assez longs jours. On aime à se les représenter tantôt priant ensemble, tantôt travaillant côte à côte, tantôt s'enfonçant ensemble dans les profondeurs de la forêt pour vaquer à leurs longues et silencieuses méditations.

La mort approchait aussi pour Arnaud du Pont. Selon l'expression du moine Hugues, la fin de sa vie ressembla à un beau soir d'été expirant dans la douceur du crépuscule. Comme son ami et frère Pons de Léras, il fut enseveli au monastère, sans qu'on sâche le lieu précis de leur sépulture. Qui sait si plus d'une fois, dans l'enclos du monastère ou sous les dalles de l'église, le pied du visiteur n'a pas foulé leurs tombes vénérables?

Comme à Pons de Léras, les hagiographes de Cîteaux donnent à Arnaud du Pont le titre de Bienheureux. Avec lui aussi il partage le mérite et la gloire d'être le fondateur de l'abbaye de Silvanès (1).

#### IV. Autres fondations. Nonenque, Prugnes, Vabres.

La vie de pénitence et de prière des moines de Silvanès avait produit dans tout le pays environnant une émotion profonde. Aussi, de tous côtés les vocations affluaient. Le Cartulaire fournit le nom de religieux venus de toutes les localités d'alentour, et même d'assez loin.

(1) Sur Silvanès, église, monastère, premiers abbés, voir Appendice IV, p. 375. — Sur Silvanès, voir aussi pp. 115 et 238.

Il manquait un lieu semblable de prière pour les femmes : la Providence allait faire naître non loin de Silvanès un monastère de religieuses. Peut-être une donation faite aux religieux de Silvanès en fut-elle l'occasion. En 1139, Déodat Raimond de Montagnol donnait à leur monastère tous ses biens situés dans la vallée d'Elnonenca (Nonenque), le mas de Rouve, un champ à Saint-Amans (1) et le mas d'Andenaves, pour lequel l'acte déclare — ô simplicité de ces temps! — qu'il a reçu un roussin sellé et bridé « roncinum accepi cum sella et freno ». (Cartul. n° 47).

Guiraud, abbé de Silvanès, accepta la donation et entreprit la construction d'un monastère de religieuses. C'était vers 1145, treize ans après la fondation de Silvanès (1132). Cent ans plus tard (1251), Nonenque, d'abord simple prieuré, fut érigé en abbaye. On ignore de quel monastère venaient les religieuses qui essaimèrent à Nonenque; on conjecture qu'elles venaient de Bellecombe en Velay. Comme les moines de Silvanès, elles appartenaient à l'Ordre de Cîteaux (Cartul., Introduction, p. LIX).

Nous aurons plus loin à revenir sur Nonenque, ses jours de prospérité, hélas! aussi de décadence, et son heureuse restauration de nos jours (1927), pp. 118, 236.

PRUGNES (2). — Ce sera une surprise pour nos lecteurs

(1) Avec quelle fierté nous avons trouvé dans ce document le nom de Saint-Amans! C'est le nom de la petite église, aujourd'hui encore debout sur les bords de la Sorgue, qui baigne ses pieds, dédiée au saint Patron du diocèse. Le chœur, tout en moellons, en est remarquable. Autour de l'église, un petit cimetière, où se font encore les inhumations. — Saint-Amans forma longtemps une petite paroisse, mentionnée dans un document de 957. Aux Archives départementales de Rodez, sont déposés les Registres paroissiaux, contenant les actes de baptêmes, mariages, sépultures, sous les trois derniers prieurs qui s'appelaient Pons, Cambon et Canac. — La petite paroisse fut supprimée et réunie à celle de Latour par ordonnance de l'évêque de Vabres (15 mai 1742).

Il y a donc près de mille ans que le culte de saint Amans avait rayonné jusqu'en nos régions du pays vabrais et camarésien.

(2) Prugnes-les-Eaux, à 2 kilomètres de Camarès.

camarésiens d'apprendre qu'à Prugnes exista autrefois une maison de religieux de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ces religieux avaient été fondés primitivement pour desservir l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem : d'où leur nom de Frères de l'Hôpital ou Hospitaliers. Plus tard, devenus Ordre militaire, ils s'appelèrent Ordre des chevaliers de Rhodes, puis Ordre souverain des chevaliers de Malte.

L'Ordre en France était divisé en trois provinces. La province à son tour se subdivisait en commanderies, ayant à leur tête un commandeur. La maison de Prugnes dépendait de la commanderie de Saint-Félix de Sorgues (1).

L'existence d'une maison d'Hospitaliers à Prugnes nous est révélée par un procès qui s'éleva entre eux et les religieux de Silvanès au sujet de certaines redevances. Ce procès dura onze ans 1154-1165. Il fut définitivement tranché par le Cardinal Raymond d'Arènes, du titre de Sainte-Marie in Via lata, en faveur des moines de Silvanès : lesquels cependant déclarèrent abandonner certains droits « en faveur de l'Hôpital de Jérusalem et des frères Hospitaliers de Prugnes, présents et à venir ». Cartulaire n° 170. — Le même acte, très intéressant, nous a conservé les noms des huit Hospitaliers qui alors habitaient la maison de Prugnes : Bernard de Pagaz, prieur et maître; Rostan de Montpeyroux; Gaubert; Bernard de Montlaur; Girbert; Guiraud de Caylus; Etienne et Pierre Coste (2).

Après quoi, les Hospitaliers de Prugnes, sortis un instant de l'obscurité, s'endorment de nouveau dans le silence de l'histoire. Plus tard, aux Hospitaliers, succéda à Prugnes une petite paroisse, aujourd'hui éteinte « Sainte-Ma-

deleine de Prugnes ». Nous aurons à en parler plus loin (p. 121).

VABRES, *Monastère et Evêché*. — Vabres est une bourgade très ancienne. Au neuvième siècle des religieux du monastère de Saint-Sauveur de Pannat en Périgord, chassés par une invasion, vinrent y chercher refuge. C'est en faveur de ces moines fugitifs et sans abri que la comtesse de Toulouse, Bertheiz, fit les donatins généreuses relatées à l'Appendice II, p. 373.

L'abbé Adalgise s'installa à Vabres avec ses religieux en 862; le monastère de Silvanès ne devait naître que 270 ans après (1132).

Saluons ici la mémoire d'un Saint, qui vécut plusieurs années dans le monastère de Vabres et dont la fête se célèbre le 17 février : *saint Georges*. Né d'une noble famille du Rouergue, il avait embrassé la vie religieuse et était entré au monastère de Conques, alors très florissant. Là, ses vertus jetèrent un tel éclat, que le renom de sa sainteté s'était répandu au loin. Quand l'abbé Adalgise conduisit sa communauté errante à Vabres, pour mieux implanter la vie religieuse dans le monastère naissant, il appela auprès de lui le jeune moine de Conques. Saint Georges passa plusieurs années à Vabres. Mais l'évêque de Lodève étant mort, la renommée de ses mérites le fit élever sur ce siège épiscopal. C'est là qu'il mourut et fut enseveli. Un de ses successeurs, au siècle suivant, fut saint Fulcran, dont le culte est resté longtemps si populaire en notre pays.

Saint Georges fut élevé sur le siège de Lodève vers 880. Avec saint Marius et saint Africanus, il forme la trinité de Saints qui veillèrent sur le berceau de la foi chrétienne en notre pays.

Nous verrons plus loin (p. 24) comment Vabres fut érigé en évêché (1317). Nous verrons aussi les liens religieux qui de tout temps rattachèrent Camarès à Vabres.

(1) De Gaujal, *Etudes historiques*... I, 482.

(2) Il existe à Toulouse, aux Archives provinciales, un fonds très riche de documents concernant la maison des Hospitaliers de Prugnes et contenant sans doute les plus précieux renseignements sur notre pays au douzième siècle. Nous sommes à tous les regrets de publier ce travail sans avoir pu explorer et utiliser ce fonds.

la liste un peu plus loin sont désignés comme moines de Vabres.

Mais au quatorzième siècle survint un événement religieux important pour tout notre pays Saint-Affricain. En 1317, Vabres fut érigé en évêché par le Pape Jean XXII, qui résidait à Avignon. La bulle d'érection portait que « le Tarn servirait de limite entre les deux diocèses de Rodez et de Vabres »; les paroisses au sud du Tarn — 130 — devant former le nouveau diocèse. Camarès était de ce nombre.

A l'Appendice V (p. 377) nous donnons quelques détails sur l'évêché de Vabres, son organisation, les principaux évêques qui occupèrent ce siège et sa suppression dans la tourmente révolutionnaire.

— Nous aimerions maintenant donner une longue liste des *Prieurs et vicaires* qui administrèrent Camarès dans ces temps anciens et furent nos prédécesseurs il y a 600 ou 700 ans. Malheureusement les documents sont rares et la glane des noms peu abondante. Nous n'avons pu retrouver que huit noms :

- 1° Noble Guirbert Jordan, 1308, 1311.
- 2° Noble Guillaume de Brusque, 1336.
- 3° Noble Arnaud de Martrin, 1475.
- 4° Noble Jean de Martrin, 1506, 1531.
- 5° Bertrand de Capelle, 1554.
- 6° Maître Charles de Thubières, 1580.
- 7° Messire Raynal, 1587.
- 8° Antoine Vialar, 1616.

La première signature d'un prieur de Camarès que nous possédions est celle d'Antoine Vialar, signature en lettres grosses et maladroites. Nous le retrouverons plus loin (p. 172). — On trouvera à l'Appendice VI, p. 380, sur les huit premiers prieurs et vicaires de Camarès, les maigres détails que nous avons pu recueillir.

## II. La vie religieuse autour de Camarès.

En même temps et aux mêmes douzième et treizième siècles, la vie chrétienne s'était organisée dans les pays avoisinants. A 800 ans de distance, on retrouve les paroisses du Camarès d'aujourd'hui et — chose remarquable — avec les mêmes Saints Patrons dont aujourd'hui encore elles portent le nom.

Ainsi, pour ne citer que les plus voisines, nous trouvons mentionnées dans le Cartulaire de Silvanès, inépuisable mine de renseignements pour notre pays :

Année 1140	Notre-Dame de Silvanès. . . .	n° 10
— 1133	Saint-Jean de Gissac. . . .	n° 8
— 1151	Saint-Jean de Montégut. . .	n° 271
— 1216	Saint-Vincent de Lacalm. . .	n° 506
— 1164	Sainte-Croix de Sarrus(Ouyre). .	n° 231
— 1162	Saint-Laurent de Fayet. . . .	n° 98
— 1164	Saint-Amans de Cénomes. . . .	n° 231

— Affirmation qui va surprendre. Notre pays camarésien était alors plus richement doté de paroisses qu'aujourd'hui. N'est-ce pas au reste l'époque où selon la belle expression d'un vieux chroniqueur, la France se couvrait d'un blanc manteau d'églises et de monastères? A côté des églises qui sont debout aujourd'hui encore, combien d'autres ont disparu!

Près de Camarès, Saint-Paul de Trabessac dont nous avons déjà parlé, Prugnes (1), Fargous (2), Sénégas (3), Saint-Etienne, près Gissac (4).

(1) Sur la paroisse « Sainte-Madeleine de Prugnes », voir p. 121.

(2) Parochia Sanctae Mariae de Fragos (Fargous). Cartul. n° 257, anno 1143.

(3) Petrus, capellanus de Senegaz (Sénégas). Cartul n° 241, anno 1167.

(4) Parochia Sancti Stephani. Cartul. n° 234, anno 1166.

Un peu plus loin, Drulhe, près Saint-Félix de Sorgues (1), Montalègre, près Versols (2), Saint-Amans, près Latour (3), Laval, près Montagnol (4); puis, vers Belmont et Vabres : Comps, près Verrières (5), Saint-Privat (6), Salmanac (7), etc.

Aujourd'hui, ces hameaux ou petits villages sont comme découronnés. De leurs petites églises, quelques-unes, rares, sont encore debout, mais en quel état! transformées en misérables granges. Des autres, il reste à peine quelques pierres et la poussière d'un vague souvenir...

Une de ces églises — l'église de Saint-Méen — mérite une mention spéciale. On trouvera des détails sur elle à l'Appendice VII, p. 382.

— Nous avons pu faire une glane assez abondante des noms des *Prieurs* et *Chapelains* qui desservaient alors les paroisses du Camarès. Nous les donnons à l'Appendice VIII, p. 383.

(1) L'église était dédiée à Saint Christophe « Sancti Christofori de Drulia ». L'acte contient le nom de quelques paroissiens de Drulhe : Bernard Begon, Auger son frère, Raymond, Pierre Raymond de Saint-Caprazy Guillaume son frère. Cartul. n° 55, anno 1151.

(2) Déodat, capellanus de Montalègre. Cartul. n° 455, anno 1163.

(3) Bernardus de Olmis, capellanus sancti Amantii. Cartul. n° 294, anno 1152.

(4) Bernardus de Terundo, capellanus de Valle (Laval). Cartul. 496, anno 1187.

(5) Parochia Sancte Mariae de Cums (Comps). Cartul. 310, anno 1162.

(6) Cartul. n° 218, anno 1161. L'existence d'une église à Saint-Privat n'est pas clairement marquée.

(7) Deodatus, capellanus de Celmanac (Salmanac). Cartul. n° 183, anno 1158.

On remarquera le mot « capellanus » ou chapelain souvent employé dans cette énumération. Ce mot, d'où est venu le mot « capèla » encore usité dans notre pays, désignait le prêtre attaché au service d'une église, ou d'une chapelle « capella, capèlo ».

### III. Organisation paroissiale.

Pour vivre, toute paroisse, à côté de son organisation spirituelle, doit avoir une administration financière et pourvoir aux différents frais du culte : entretien du clergé, entretien de l'église, assistance des pauvres.

— *Entretien du clergé.* — Le budget des Cultes n'existant pas en ces temps-là, l'entretien du clergé était assuré par les revenus des paroisses. Revenus provenant : soit du produit des biens-fonds appartenant à l'église et formant la « mense curiale » : soit des redevances payées par les fidèles, moins en argent, rare alors, qu'en nature : chacun versant pour sa contribution une partie des fruits venus sur sa terre, — environ le dixième, d'où le nom de dime (1).

A combien s'élevait le revenu du prieuré de Camarès? Il dut varier selon les époques. En 1318, il était estimé à 300 livres.

Mais pour la perception des redevances, que d'embaras et que de difficultés! Donnons-en un exemple.

Un procès s'était engagé entre Guirbert Jordan, le premier prieur de Camarès dont nous connaissons le nom (V. page 24 et Appendice VI), et les Syndics de l'Université du Pont (aujourd'hui on dirait la municipalité) au sujet de la perception de la dime. Il y eut transaction. Il fut réglé que « le sieur Prieur percevra de tous blés, légumes, chanvre hivernal et estival, non la dixième partie, comme il demande, mais la quinzième. De foin autant, quand il sera coupé. De la vendange, laine, agneaux, chevreaux, la dixième partie. Pour ceux qui ont plusieurs paires de bœufs, pour chaque arrairé, une émine (mesure ancienne) moitié

(1) Nom resté si odieux. Ne la payons-nous pas aujourd'hui dix et vingt fois!

L'acte ajoute : « et quelques autres ». — Ajoutons que trente-cinq ans plus tard (1303), lors de la visite canonique de l'abbé de Silvanès, Nonenque ne comptait que neuf religieuses (1).

D'abord simple prieuré, Nonenque fut érigé en abbaye vers 1251. Parmi les 44 abbeses qui se succédèrent à sa tête, on trouve les plus grands noms de l'armorial de France : les de Clavière (1254); les d'Arpajon (1283); les de Villaret (1295); les d'Aigrefeuille (1351); les de Casillac (1410); les de Castelnau (1486); les de Roquefeuil (1507, 1513, 1553, 1559); les de Montpezat (1560); les de Simiane (1650); les d'Estaing (1725). La dernière abbesse — hélas! elle devait assister à la ruine de l'abbaye! — fut très haute et très noble dame Félice de Pardaillan-Gondrin, que nous avons vue plus haut (p. 84) marraine d'honneur au baptême de Marie-Félice d'Alingrin, fille du seigneur de Falgous.

L'abbesse de Nonenque avait droit à l'anneau et à la crosse. Aux Etats Généraux du Rouergue, elle occupait une des places d'honneur.

Mais après les jours de prospérité allaient venir les jours de décadence. Scandales et ruines s'abattirent coup sur coup sur le paisible monastère. Faut-il rappeler ces douloureux souvenirs! — En 1559, on vit la trente-septième abbesse de Nonenque, qui portait un nom illustre, Louise de Roquefeuil, violant tous serments et tout honneur, abjurer la religion catholique, embrasser le calvinisme et contracter un mariage sacrilège. — Quatorze ans plus tard (7 avril 1573), l'abbaye fut pillée et incendiée par les calvinistes, ayant à leur tête le capitaine du Ram. — Pourtant, Nonenque ne devait pas périr. L'abbaye fut entièrement rebâtie par Anne de Simiane, qui fut abbesse de

1650 à 1694. Charlotte d'Estaing, qui fut l'avant-dernière abbesse (1725-1760) reconstruisit l'église, la fit décorer à l'intérieur et y plaça un orgue, dont les harmonieux sons relevaient les chants des religieuses.

Nous aurons plus loin (p. 237) à raconter la triste fin de l'abbaye à la Révolution, — mais aussi son heureuse résurrection de nos jours.

## II. *Paroisse Sainte-Madeleine de Prugnes.*

A l'ancienne maison d'Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (p. 19), succéda à Prugnes une petite paroisse, dédiée à sainte Madeleine. D'après le Livre de l'Épervier (p. 42), Prugnes comptait en 1349 23 feux, soit 115 habitants, répartis en une dizaine de hameaux ou domaines : Cazelles, Sénégas, Prugnes, le Cayla, le Mas de Robert, Galinières, les Pradels (aujourd'hui de la paroisse de Camarès); Fargous et Boutavy (aujourd'hui de la paroisse de Briols); le domaine de Lagrange (aujourd'hui de Gissac).

Le Registre paroissial de Prugnes (aujourd'hui aux Archives de la mairie de Camarès), s'ouvre en 1695 et va jusqu'en 1791. Dans ces cent ans, six curés se succédèrent à Prugnes. (Voir Appendice XIV, p. 398).

— A la paroisse de Prugnes était annexée une seconde église, à Fargous, dédiée à la Sainte Vierge : église très ancienne, mentionnée dès 1143 sous le titre de « parochia sanctae Mariae de Fragos (1) » (p. 25).

Les curés eurent sans doute leur maison d'habitation tantôt à Prugnes, tantôt à Fargous. Le budget communal de Camarès de 1780 à 1786 (p. 99) mentionne la modeste somme de 14 livres pour « le loyer annuel de la maison

(1) Servières, *Histoire de l'Eglise du Rouergue*, p. 270.

(1) Cartulaire, n° 257. — Fargous s'écrivait indifféremment Fragos, Fragous, Fargous, Faragous.

presbytérale de Monsieur le Curé de Prugnes et Fargous ». Peu à peu cependant, attirés par la douceur du vallon, les curés de Prugnes abandonnèrent ce site plus agreste et fixèrent leur habitation à Fargous. Dès 1776, est signalé le décès « dans sa maison d'habitation à Fargous » du curé Pierre Affairoux. Et c'est dans l'église de Fargous, aux pieds de la Sainte Vierge, que presque tous les curés de Prugnes voulurent être ensevelis.

On le comprend. Peu d'événements saillants à signaler dans les annales de la tranquille petite paroisse de Prugnes. Le Registre note deux ou trois abjurations de protestants, dont une plus solennelle (31 janvier 1774), faite « un jour de dimanche, devant l'autel de Sainte-Marie-Madeleine de Prugnes, devant toute la paroisse assemblée pour entendre la messe ».

Une fête religieuse, notée avec complaisance au Registre, vint cependant mettre sa note joyeuse dans la paisible vie de la petite paroisse. Ce fut la bénédiction de deux cloches : l'une, pour l'église de Prugnes; l'autre, pour l'église de Fargous. Ces deux bourdons! pesaient respectivement : celui de Prugnes, 85 livres; celui de Fargous, 113. La cloche de Prugnes était dédiée à sainte Madeleine et portait gravée l'inscription : « *Sancta Maria Magdalena, ora pro nobis* ». Celle de Fargous était dédiée à la Sainte Vierge et portait pour inscription ce beau distique :

« *O mater pietatis, opem reclamital orbis;  
Subvenias famulis, ô benedicta tuis.* »

O mère de bonté, l'univers réclame ton aide; viens, ô bénie, au secours de tes serviteurs. (Registre de Prugnes). Les deux cérémonies avaient eu lieu : à Fargous, le 5 avril 1725; à Prugnes, le 13 mai suivant.

Pendant 65 ans, les deux cloches se répondirent et animaient le petit vallon de leur son argenté. La Révolution

allait les faire taire. Nous verrons plus loin (p. 225), le dernier curé de Prugnes; dans un geste glorieux, refuser de prêter un serment schismatique, et les deux petites églises dépouillées et fermées pour toujours.

Que devinrent-elles? La petite église de Fargous est encore debout, avec ses dimensions modestes (1). Le cimetière qui l'entourait est encore reconnaissable. Mais en quel triste état l'une et l'autre! L'église sert aujourd'hui de hangar ou de bergerie; sous les dalles dorment ces vieux curés qui autrefois y firent entendre la parole de Dieu; et au cimetière, sur les tombes nivelées où dorment tant de morts, pousse l'herbe fraîche que vient brouter l'insouciant petite brebis...

Quant à l'église de Prugnes, elle est totalement en ruines. Le soc de la charrue est passé par là et a tout nivelé. Nous y avons vu cependant, encore debout, un pan de mur blanchi à la chaux, avec des débris d'un cordon de pierre assez informe. A côté, enfoncée dans le sol, une partie de voûte effondrée; un peu plus loin, deux ou trois sarcophages de pierre où les morts qui y reposèrent croyaient bien dormir en paix, pour toujours. Le cimetière a été labouré et entièrement nivelé; maintenant, le blé y chante sa chanson d'or, tandis que du taillis voisin les gais oiseaux font entendre leur hymne à la vie éternellement renaissante...

### III. A Camarès. Cimetières et églises.

Revenons à Camarès. En entrant dans nos bourgs chrétiens, le voyageur aperçoit toujours quelque part un enclos

(1) 10 mètres de longueur; 4 mètres de largeur; 5 mètres de hauteur sous voûte.